



**LÀ OÙ SOMBRENT
LES SECRETS**

CÉLINE BRÉANT

Céline Bréant

Extrait de

*Là où sombrent
les secrets*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2025, Tournada Éditions

Prologue

L'eau froide écrase sa cage thoracique et comprime ses poumons. La forte poigne du courant l'emporte en son sein et donne à son corps l'aspect d'une marionnette désarticulée. Son instinct de survie la pousse à se débattre, à lutter contre ce monstre assoiffé de remords, mais une force presque surnaturelle l'arrache à la surface, lui rappelant ses cauchemars d'enfant où des mains de géant multicolores l'entraînaient au fond d'un gouffre noir.

Elle crache et suffoque à la manière d'un animal moribond. Ses articulations, devenues molles comme du papier mâché, s'écorchent contre les rochers tranchants, laissant s'échapper des filets de sang dans ce flot infernal.

Exténuée et résignée, elle relâche ses muscles et accueille la mort comme une délivrance.

Comme un châtiment.

De nos jours

Parfois, quand mon esprit s'égare, qu'il échappe à mon emprise draconienne, il parcourt les méandres de mes souvenirs et rampe jusqu'à cette fameuse nuit... In extremis, je le rattrape par le col et je le force à réintégrer le présent. Je refuse que quelques heures de ma courte vie compromettent le reste de mon existence. Mais je dois reconnaître que certaines journées ont un drôle de pouvoir. Elles sont interminables, impitoyables et indélébiles. À l'inverse, l'inanité de certaines les range du côté de l'invisible, de l'inutile, voire de l'inexistant. On a vite fait de les oublier.

Les mariages sont un parfait exemple de journées incroyablement longues. Et quand on pense au budget que représente un seul jour, et en proportion, le prix à l'heure, on se dit qu'il vaut mieux être sûr de l'heureux élu. Et puis, je vois comment certains finissent, c'est-à-dire, en un concerto de vaisselle pilée, d'injures proférées la bouche pleine, tout ça devant trois têtes blondes désabusées. Et là, j'en conclus que ça ne valait peut-être pas la peine de placer ce jour dans le Top 3 des journées les plus longues. Et les plus chères.

Il y a des jours, hors mariage, qui durent une éternité. On se réveille en pensant vivre une journée banale, entourés de personnes banales aux discussions banales. On imagine que le seul moment palpitant sera à 21 heures, quand on se calera devant Koh-Lanta. Mais non, surprise ! Elles te marquent au fer rouge.

Si j'étais héritière de la plus grosse fortune mondiale, que mon plus gros dilemme était de savoir si j'allais me coucher aux Maldives ou à Punta Cana, je ne craindrais pas l'ennui de mon quotidien. Mais en tant que jeune cheffe de projet, je ne me lève pas chaque matin, joyeuse d'aller satisfaire les caprices de mes clients insuffisants, insupportables et un peu cons. Non, je vis dans l'espoir d'un petit imprévu, un potin croustillant de ma pote Julianne, un nouveau défi ou une rencontre impromptue. J'ai beau rêver à un scénario sexy contre la photocopieuse, le seul mâle potable dans mon bureau est le type que j'ai téléchargé sur la banque d'images Adobe Stock pour illustrer ma dernière plaquette. En somme, un type un peu trop souriant pour représenter la réalité du monde du travail.

Si j'aime les innovations et les surprises, je me complais beaucoup trop dans ma vie actuelle, cette routine parachevée. Je ne suis pas nostalgique. Pour moi, le présent se transforme en passé à chacun de mes pas en avant.

Malheureusement, comme je le disais, il arrive que mon esprit dérive et remonte un peu trop le

temps. Mais pire encore que ma conscience, certaines fois, ce sont les spectres du passé eux-mêmes qui reviennent...

J'ai promené Oscar comme tous les matins. Ou plutôt, il m'a promenée. Mon chien n'a pas à subir mon manque de disponibilité et l'itinéraire de ses balades. S'il accompagne d'abord mes foulees matinales, il achève toujours son tour par un quartier libre. Je le laisse vagabonder, renifler le cul des autres clébard, pisser contre les roues des voitures à loisir, avant de couper court à la récréation.

Ce matin, j'aurais aimé qu'une maladie soudaine me cloue au lit, et me frappe d'une faiblesse telle que l'usage de mon téléphone soit impossible, mais j'ai fini par sortir ce petit objet aliénant de ma poche. Réflexe générationnel. Je voulais à la fois vérifier mes notifications et mon reflet dans la vitre.

Mais j'ai lu son nom sur l'écran : « Mila ».

J'ai 27 ans et je fuis mon enfance comme la peste.

Et cette fille, devenue femme aujourd'hui malgré mon blocage de l'imaginer adulte et mère, symbolise mon enfance. Ce serait offensant de la comparer à la peste, c'est vrai. D'autant que de nous deux, la peste, c'était moi.

Je me suis efforcée de garder mes distances, j'ai grandi sans elle. Pourtant, je me demande toujours comment son nom peut figurer dans mon

répertoire. Chaque fois qu'elle m'écrit, j'en suis perturbée. Ses messages sont un bout d'enfance jaillissant au milieu de ma vie comme un parasite.

À contrecœur, j'ai ouvert le SMS :

Coucou, Clem. C'est Mila. Je suis désolée de te déranger. Oui, je sais, beaucoup d'années sont passées, tu as ta vie maintenant, loin de la mienne. Mais je voulais te dire que la souffrance que j'ai ressentie lors de notre séparation me hante encore. J'ai ma vie, mais il reste en arrière-plan, ce goût amer qui s'ajoute à l'enfer que nous avons vécu toi et moi. Tu es réfractaire, mais j'ose espérer que, cette fois, tu voudras bien m'écouter. Je ne vais pas bien. S'il te plaît, j'ai besoin de te parler.

J'ai gardé les sourcils froncés à m'en accentuer la ride du lion, et malgré la présence des passants sur le trottoir, j'ai maugréé :

« Mais quelle pleurnicharde, celle-là ! Elle peut pas tourner la page, une bonne fois pour toutes ? »

Surpris, mon berger australien a levé sa truffe vers moi, dressé son oreille caramel et poussé un geignement. Attendrie par sa bouille adorable, j'ai caressé les poils de sa tête en espérant que sa douceur m'aiderait à me calmer. Je ne voulais pas commencer ma journée de travail le moral sapé

par l'énergie négative de mon ex-meilleure amie.

Et comme si sa prose déprimante ne suffisait pas à me miner, j'ai remarqué les énormes nuages noirs qui s'amoncelaient pile au-dessus de moi. Vindictifs, ils étaient prêts à me noyer sous leurs larmes acides comme Mila. Réunion des dépressifs anonymes, bonjour !

Hargneuse, j'ai glissé mon portable dans ma poche en essayant la goutte de sueur qui me brûlait l'œil, et j'ai trotté jusque chez moi, Oscar sur mes talons.

Il est hors de question que je donne suite à ses litanies, car je sais d'avance que ça va finir en thérapie. Et je ne suis pas dans la psychologie, moi, je bosse en agence de com. Comme dans « communication » certes... Mais ne jouons pas sur les mots ! Le client a beau se plaindre et me harceler à toute heure, lui au moins, je le facture.

Ah oui, au fait, je m'appelle Clémence.

Eh bien, il faut savoir que je porte très mal mon prénom.

Mon bureau encombré m'attend, laissé à l'état de friche hier soir quand j'ai estimé avoir assez donné de mon temps. Il était presque 20 heures, mais j'ai encore trouvé le moyen de me justifier. Je suis partie en coup de vent en lançant « Oscar m'attend ! ». La meilleure excuse du monde est d'avoir un chien qui se retient de pisser plusieurs heures d'affilée. Je ne sais même plus à qui j'ai sorti ça. À la femme de ménage, peut-être.

J'ai l'impression de passer ma vie au travail. J'ai besoin de vacances, mais je n'en prends pas. Je me dis toujours que si j'ai tenu jusque-là, je peux tenir encore. À force de penser que je dois utiliser mon peu de congés avec intelligence, je les ajourne, jugeant que l'occasion n'est jamais assez bonne pour abandonner mes clients.

Pourtant, Yanis, mon copain, me tanne de plus en plus. D'insistant, il est passé à harceleur et maintenant, il est carrément casse-couilles.

Il voudrait qu'on parte en vacances ensemble. Les destinations qu'il me propose me provoquent un haut-le-cœur. Le week-end dernier, il me listait les séjours organisés par une agence de voyages en ligne. Il croyait me vendre du rêve. Rien n'est pire pour moi qu'un hôtel cinq étoiles où l'on t'accueille avec des serviettes en forme de cygne

sur le lit et un programme défini à la minute près. Moi, j'ai besoin de spontanéité, d'aventure et d'authenticité. À défaut d'explorer le monde en sac à dos, je veux au moins entendre fuser le rire tonitruant de mes copines. Je n'ai certainement pas envie de roucouler à dos de chameau ou le cul dans une piscine XXL pleine de gosses turbulents. J'utilise donc tous les subterfuges possibles et imaginables pour éviter de lui répondre, mais je n'ai bientôt plus d'excuses crédibles. L'année dernière, avec Julianne, Chloé et Aurore, on s'est envolées en Grèce. On s'est éclatées comme des adolescentes. Quatre copines célibataires, le feu au cul, en quête de sensations fortes, qui se mettent la tête à l'envers à coups de cocktail pour commencer et de *shooter* pour s'achever. Et j'aimerais continuer ainsi toute ma vie.

L'idée de partir en duo avec Yanis me pèse. J'ai l'impression de franchir une étape un peu trop engageante à mon goût. Je ne suis pas prête à utiliser le pronom « nous », et à multiplier mes réservations par deux. Non pas que l'idée d'être mère célibataire d'un chien soit mon unique projet de vie, mais je crois que Yanis, aussi beau soit-il, n'appartient pas à mes plans de vie rangée.

En ouvrant mes courriels, je ne peux m'empêcher de soupirer. Les clients se sont donné le mot pour pourrir ma journée et à en croire l'heure d'envoi, certains étaient présents aux aurores.

Depuis le SMS de Mila, je suis d'une humeur massacrate. Il y a des jours, comme celui-ci, où

le moindre bruit de fond me crispe. Un sifflement, un hoquet, des coups de dents dans une pomme, et l'intégralité de mon corps se tend comme un arc.

Julianne, qui est aussi ma collègue, s'approche de mon bureau en chaloupant. Je vois tout de suite à ses yeux cernés qu'elle n'a pas beaucoup dormi. Le rouge cerise sur ses lèvres accentue la blancheur de sa peau de rousse. Son sourire facétieux m'en dit long sur la teneur de sa nuit. J'attrape ma tasse « I love L.A. » fabriquée en Chine et la suit en salle de pause.

Alors que j'appuie sur le bouton de la machine à café, Julianne, l'œil rieur, joue avec son chewing-gum goût chlorophylle qu'elle entortille autour de son doigt.

« Vas-y balance. C'était qui, cette fois ? demandé-je sans vraiment y tenir.

– Mickaël, un type que je vois au cross. Mais ce n'est pas ça, mon scoop. J'ai reçu un message d'Eddy.

– Ton coach ?

– Il ne m'a rien écrit de spécial, mais il était 23 heures. Chloé me saoule, elle dit de ne pas m'emballer, qu'il fait ça à toutes les meufs.

– Ouais... Enfin à toutes les meufs un peu bonnes, surtout.

– Voilà. Les meufs qui, comme moi, ont dix ans de salle au compteur et qui y vont quasiment tous les jours. Et qui forcent, tu vois. Qui sont dans le rouge. Pas ces vieilles mollassonnes qui ont tou-

jours le cul plat parce qu'elles brassent du vent. Bref... Il y a une nouvelle, je ne sais pas comment elle s'appelle, mais il est toujours collé à elle. Ça me flingue !

– Mais de toute façon, tu ne vas pas te taper ton coach, non ?

– Et pourquoi pas ?

– Je croyais qu'il avait une femme.

– Détail, ça ! Je n'ai pas l'intention de lui passer la bague au doigt. Et puis, une de plus, une de moins. Tu sais qu'il a pécho Charlène dans les douches ?

– Tu me fatigues avec tes histoires de salle, commenté-je en levant les yeux au ciel. On se croirait dans *Les Feux de l'amour*.

– Bonjour les références de boomer. Tu ne veux pas venir, toi ? Chloé s'est inscrite il y a trois mois, on se marre bien.

– À ta salle ? Non merci. J'ai pas envie de faire partie de ta secte. Moi, je cours avec mon chien.

– T'appelles ça comment déjà ? Le cross...

– Canicross, précisé-je.

– Ouais... Bon, n'empêche que ça me saoule. Elle est d'un banal, cette meuf ! s'écrie-t-elle en rejetant sa longue chevelure flamboyante sur le côté.

– Et alors, il y a des mecs qui sont plus attirés par Susan Boyle que par Pamela Anderson.

– Pamela ? *Really* ? C'est quoi ces références des années 2000 que tu me sors ?

– Aucune idée. Je crois que le passé s'est accro-

ché à ma cheville aujourd'hui... » soupiré-je.

Une heure passée derrière mon ordinateur et j'ai l'impression de marcher sur un tapis roulant. À défaut de perdre des calories, je me rapproche de la prochaine pause clope, c'est déjà ça. Je ne fume plus, mais j'accompagne Julianne dans son intoxication. Nous ne partageons pas le même bureau, car elle est au studio avec les autres graphistes, et son rire thérapeutique me manque. Surtout quand la journée a commencé sur une note négative...

Puisqu'elle flotte autour de moi, cette note négative, je rassemble toute mon énergie pour concentrer mon esprit ailleurs. Hélas, je n'arrête pas d'y penser. Mila est comme un nuage noir. On n'a pas besoin de lever la tête vers le ciel pour sentir sa présence. Il suffit de voir comme la lumière diminue. Je ne répondrai pas à son message, ce serait comme tourner le dos au soleil.

Soudain, l'écran de mon portable s'éclaire. Et son prénom s'affiche. Oui, le sien, celui de Mila.

On peut courir tant que l'on veut, si le passé est déterminé à nous rattraper, il y arrivera. Peu importe notre vitesse. On finit par s'essouffler. Un point de côté et c'est trop tard, ce con de traqueur franchit la ligne d'arrivée avant nous.

Mon téléphone s'entête en silence sur mon bureau et je lui lance un regard réprobateur. J'imagine Mila en train de décompter les sonneries. Est-elle chez elle ou s'est-elle éclipsée du

bureau pour m'appeler ? Qu'est-ce qu'elle me veut ? Je n'ai pas entendu le son de sa voix depuis des années et pourtant, je me souviens de son timbre doux avec précision.

L'écran redevient noir. Je frotte mes tempes, les masse en réalisant des petits ronds. C'est peut-être important, qui sait ?

Aussitôt, je prends mon portable et je m'isole, m'enferme dans une petite salle de réunion tout en vitre surnommée « la bulle ». Je vais la rappeler. Mais pas longtemps. Je ne suis pas payée pour jouer à l'assistante sociale et Dieu seul sait combien je manque de patience.

Mila décroche à la première sonnerie, ne me laissant pas une seconde de répit.

« *Coucou, Clémence, ça va ?* »

Coucou ? Je lève les yeux au ciel.

« Euh oui, ça va et... toi ? »

– *Eh bien, c'est pour ça que je t'appelle...* » balbutie-t-elle d'une voix éteinte.

Je me crispe et commence à tracer sur la moquette anthracite des cercles avec mon pied.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

– *Je t'appelle parce que... En fait, j'ai besoin qu'on parle.* »

Ce n'est pas ce qu'on est en train de faire, peut-être ?

« De quoi tu veux parler, Mila ? Tu veux encore parler de Maëlle, c'est ça ? »

À l'autre bout du fil, Mila se contente de respirer fort. Son souffle résonne dans mes oreilles.

J'attaque :

« On a déjà refait le sujet mille fois !

– *Oui, c'est vrai. On en a beaucoup parlé. Mais on était petites.*

– Mais qu'est-ce que ça change, putain ? Quand ça s'est passé, on avait 12 ans et rien n'a évolué d'un poil ! Passe à autre chose, fais ta vie et arrête avec ça !

– *C'est fou à quel point, à tes yeux, je passe pour une harceleuse... Mais est-ce qu'une seule fois, ces dernières années, tu m'as laissé le temps de t'en reparler vraiment ? Ça doit faire plus de cinq ans qu'on n'a pas discuté, à part pour se souhaiter nos anniversaires !*

– Oui, je sais, mais chaque fois, je te voyais venir avec tes gros sabots et je te stoppais avant, c'est tout, admets-je, agacée. Les premières années, tu n'arrêtais pas de m'écrire alors que moi, j'essayais de passer à autre chose !

– *Mais tu ne regrettes pas ?* »

Sa question me laisse pantoise.

« Quoi ?

– *Ce qu'il s'est passé avec Maëlle.*

– Bien sûr que je regrette, mais qu'est-ce que tu veux que je te dise ? On n'a pas de machine à remonter le temps.

– *Et ça ne te démange pas de savoir ? Moi, perso, ça me hante.*

– Si je pouvais le savoir, je préférerais, mais je ne veux pas passer ma vie à me morfondre. Je suis peut-être égoïste, mais j'ai choisi d'aller de

l'avant, moi. Et tu devrais en faire autant.

– *Et c'est tout ce que ça te fait ? Que sa mère gâche sa vie à cause de nous ? Je suis désolée, mais depuis que je suis maman, je n'arrête pas de me mettre à sa place et...*

– Eh ben arrête. Tu as raison, tu es maman maintenant et tu devrais penser à ta fille, à ton mari et oublier Maëlle.

– *Comme si c'était si simple ! Ça doit être bien confortable d'être comme toi, d'en avoir rien à foutre, tiens ! Vivre ta petite life en oubliant qu'une gamine est probablement morte à cause de nous, m'accuse-t-elle d'un ton acerbe.*

– Tu te fous de ma gueule, Mila ? explosé-je malgré moi. Non sérieux ? J'ai tout pris. Tout encaissé. Ta propre mère, qui me connaissait depuis l'atelier d'éveil, t'a éloignée de moi, et toi, qu'est-ce que tu as fait, à part pleurnicher ? Rien. Tu m'as laissée dans ma merde. Alors, s'il te plaît, Mila, épargne-moi tes sermons à deux balles.

– *Je suis désolée, Clémence, mais comme tu dis, on était petites, tout était confus.*

– Je t'ai pardonné, mais maintenant arrête. Aujourd'hui, tu as un mari, tu as une fille. Arrête de penser à Maëlle. Et arrête de penser à moi. »

Je lui raccroche au nez, à la fois énervée et bouleversée.

Joseph, mon patron, m'observe à travers la vitre. Il a l'air inquiet. Il ouvre la porte et me questionne :

« Ça va, Clémence ? Un problème avec un client ?

– Non, non, tout va bien. »

Mon sourire est superficiel mais Joseph opine de la tête et retourne à ses occupations, sans refermer derrière lui. Je crois qu'il a compris que cet appel était privé. Laisser la porte ouverte est une manière subtile de m'inciter à reprendre le travail illico presto. De toute façon, j'ai plutôt intérêt à ne pas m'épancher sur ma vie privée, car il n'en a strictement rien à foutre. Quand il semble s'y intéresser, c'est en cas d'absence soudaine de ses employés. Et encore, j'imagine qu'il cherche seulement à savoir si notre motif se situe assez haut sur l'échelle des excuses valables. Sachant que l'appendicite, placée juste au-dessus de la mort de notre chien, frôle le premier barreau.

Je me penche et attends qu'il ait disparu dans le couloir pour reprendre mon souffle. J'étais en apnée. La voix de ma meilleure amie d'enfance résonne encore dans ma tête : « Mais tu ne regrettes pas ? »

Comment peut-elle me poser une question pareille ? Il m'arrive d'éprouver des remords en écrasant une araignée et elle ose me demander si je regrette la disparition d'une gamine ? Certaines groupies hybristophiles ont excusé Jeffrey Dahmer parce que, le pauvre, il était malade, il se sentait seul... Et moi... moi... On me demande si je regrette ? En ce qui me concerne, je n'ai pas collectionné des cadavres et blanchi des crânes à la

chaux ! Putain, mais j'hallucine, cette fille finira par me rendre folle !

Les clients ne me mettent jamais dans cet état-là. On me donnerait ce choix : « Tu préfères passer dix années en étant enchaînée à tes clients dans une cave et les écouter critiquer ton travail, ou passer une soirée dans un restaurant quatre étoiles vue sur mer avec Mila ? » Eh bien... je pense que j'hésiterais.

Un message de Mila arrive sur mon téléphone. Il est concis, accusateur :

Je n'en veux plus de ton pardon. C'est à toi de t'excuser, Clémence. Si elle a disparu, c'est ta faute. Ta faute, à toi seule.

Coup de poignard dans le cœur.

Avec la démarche désarticulée d'un pantin, je regagne mon bureau. Je m'efforce de sourire en croisant ma collègue Sandrine qui trempe sa barre au chocolat dans son café au lait et je me cache derrière le grand écran de mon ordinateur. Pendant quelques secondes, je reste immobile, la souris dans la main. Et soudain, dans mon cerveau, un brouillard opaque de souvenirs se propage.

Quinze ans plus tôt

Elles cheminaient en file indienne, Clémence en tête et Maëlle en queue de peloton. Mila, au milieu, se sentait comme dans une armure, protégée des deux côtés. Clémence se concentrait sur son parcours forestier en ignorant les bruits suspects. Autour d'elles, se jouait un concert infernal. Les instruments se divisaient en plusieurs catégories : les craquements, les bruissements, le souffle du vent dans les arbres, les insectes et le torrent agité à quelques mètres. Les trois aventurières d'une nuit avançaient prudemment, s'em mêlant parfois les pieds dans les branches mortes. Les feuilles leur caressaient le visage comme les mains d'un fantôme.

Mila s'imaginait à la place de l'héroïne téméraire d'un film d'horreur qui fonçait droit vers la mort. Celle qui grimpait dans les trappes des greniers ou qui descendait dans les caves sinistres en pleine nuit. Celle qu'on regarde à travers notre écran de télévision et dont on dit : « Mais elle est conne ou quoi ? » Voilà, celle-là. Mais ce n'était pas sa faute. Elle suivait le mouvement, c'est tout. C'est Clémence qui avait eu cette idée. C'était toujours Clémence. Cette dernière avait

décidé de braver le règlement et de saupoudrer leur voyage scolaire d'un peu de piment.

Comme pour leur prouver qu'il n'y avait pas de quoi avoir peur, elle trottait d'un pas assuré, balayant le chemin de sa lampe de poche. Mais la lumière diffusée était faible, presque en fin de vie. Les piles allaient bientôt rendre l'âme et les laisser prisonnières de l'obscurité écrasante de la forêt. La luminosité dessinait un paysage nocturne angoissant coiffé d'ombres monstrueuses. Les zones éloignées ne jouissaient pas de cet éclairage, ce qui les transformait en gouffre d'où jaillissaient les ténèbres. Plus les filles pénétraient dans les profondeurs du bois, et plus la fraîcheur s'intensifiait comme lorsqu'on s'enfonce dans une grotte.

Au loin devant elles, deux yeux jaunes se mirent à scintiller comme des spots. Clémence bondit sous le cri de surprise de Mila. La bête, propriétaire de ces deux yeux réfléchissants, tendit les oreilles et plongea vivement dans un bosquet. Ce n'était qu'un pauvre petit renard. Soulagées, elles poursuivirent leur route sans perdre un instant. Elles tapaient sur leurs bras pour se libérer des moustiques et contournaient les branches et les lianes.

« Tu es sûre que tu sauras retrouver où c'est ? » se soucia Mila. On n'y voit pas à trois mètres.

– Mais oui, grogna Clémence. Il suffit de suivre le chemin. »

Elle était déterminée à prouver son sens de

l'orientation.

« Mais on va où ? interrogea la fille brune aux yeux bleus qui traînait le pas à l'arrière.

– Tu verras, Maëlle, c'est une surprise, lui lança Clémence sans se retourner.

– Mais moi, je m'en fous des garçons, bougonna-t-elle.

– Ça tombe bien, il n'y en aura que deux ! s'esclaffa Clémence. On te laissera faire des bisous à ton nounours chéri. »

Mila ricana et manqua de tomber par terre en se grattant un bouton de moustique jusqu'au sang. Maëlle, butée, croisa les bras et s'immobilisa.

« J'aime pas la forêt en pleine nuit, balbutia-t-elle.

– Décoince-toi un peu, Maé ! rétorqua Clémence, qui fonçait toujours droit devant elle en écartant les ronces de son chemin. Pour une fois, arrête de respecter les règles, et savoure la liberté ! »

Elle poussa un cri jubilatoire. Comme une ponctuation, le ululement d'une chouette fendit l'air et Maëlle sursauta. Mila se plaça derrière elle et se mit à lui masser les épaules.

« Clémence a raison. Tu pourras noter cette aventure dans ton carnet d'expériences de la vie.

– Mais je n'ai pas de carnet de...

– C'est une image ! la coupa agressivement Clémence.

– S'il vous plaît, paniqua Maëlle en levant la tête. Il y a des trucs bizarres dans les arbres.

– C'est la nature », grommela Clémence.

La forêt était épaisse et profonde et on n'y voyait pas grand-chose. Clémence, à côté des deux poules mouillées, n'était pas plus rassurée, mais elle voulait montrer qu'elle gardait la maîtrise de la situation.

« C'est quand on croisera un vieux monsieur tout blanc avec des yeux rouges qu'on aura le droit de s'affoler », susurra-t-elle sur un ton théâtral et inquiétant.

Elle garda son sérieux, se tourna vers les filles et éclaira son visage en plaçant la lampe sous son menton.

« Le Sorcier de la forêt va venir t'attraper, bouh ! » blagua-t-elle en bondissant vers Maëlle.

Cette dernière eut un mouvement de recul et cria, ce qui fit rire Clémence.

« Je déconne !

– Sérieusement, Clem, on n'est pas obligées d'y aller », abdiqua Mila, la voix de la sagesse.

Maëlle la regarda avec espoir. Mais Clémence, intransigeante, le fracassa en une seconde :

« Tu plaisantes ? Quand on en a parlé avec Axel cette après-midi, tu étais grave partante.

– Je sais, reconnut-elle, mais il faisait jour, on était sous le soleil, avec tout le monde...

– Détendez-vous, les filles, je vous en supplie, les somma-t-elle en reprenant son rôle de leader intraitable. Il y a encore un peu de chemin. Plus vous traînez les pieds et plus notre expédition sera longue. Alors... ressaisissez-vous. »

Elle les observa un instant, attendant leur assentiment, et quand les deux filles capitulèrent, elle reprit la marche vers leur point de rendez-vous.

*

De nos jours

J'ouvre les yeux, le cœur battant. Je ne me suis plus jamais baladée en forêt de nuit. Comment ai-je pu forcer deux gamines à faire le mur pour assouvir ma soif d'adrénaline ? J'ai beau me convaincre d'être passée à autre chose, je le sens... Une partie de moi est restée bloquée là-haut, paralysée. Plus j'avance dans le temps, plus le fil qui me relie à mon passé s'allonge. Or, plus il s'allonge, et plus il se fragilise.

Toute la journée, j'ai trépigé. Les yeux rivés sur l'heure affichée sur l'écran d'ordinateur, j'ai attendu avec impatience de pouvoir m'échapper. À quoi bon persister quand notre esprit vagabonde à mille lieues des dossiers clients ? Une journée contre-productive en somme, véritable perte de temps. On ne devrait pas être obligée de travailler quand notre corps fait barrage. On devrait pouvoir se reposer dans un transat avec un mojito. Et un massage des pieds en prime.

L'ongle de mon auriculaire a été la cible de mon anxiété, il a raccourci d'un millimètre et plein de minuscules morceaux violets – la couleur de mon vernis – jonchent mon bureau. Ma collègue Sandrine m'a répété douze fois d'arrêter de gesticuler. Elle m'a proposé une tisane pour m'aider à me calmer. Le long regard blasé que je lui ai lancé en disant long sur l'endroit où je voulais lui fourrer son infusion à la passiflore.

Je regarde l'heure et j'attends une ou deux minutes de plus pour « faire bien ». C'est bête, mais je crois que tout le monde a cette manie stupide. Comme si tout le travail important se concentrait dans les deux dernières minutes.

Mais ce soir, je m'en fous. J'ai baigné toute la journée dans une ambiance déprimante et il est

urgent de me soigner. Et pas à coups de passiflore. Avec Julianne, on rejoint Chloé et Aurore dans notre bar préféré et cette réunion de copines tombe à pic.

*

Quinze ans plus tôt

Clémence, qui commençait à s'interroger sur son itinéraire – était-ce vraiment le bon chemin ? – entrevit enfin le bout de ce labyrinthe forestier. Elle poussa un discret soupir de soulagement et pressa le pas pour rejoindre la clairière. Si elle ne s'était pas trompée, elle devrait tomber sur le repère. Ah voilà, le ruban rouge était bien enroulé autour de l'arbre. Il n'y avait plus qu'à patienter sagement.

Dans cette clairière, au fond, se trouvait une vieille baraque. Un chemin en gravier, qui disparaissait entre les arbres, la reliait probablement au village. Cette maison était isolée et Mila ne lui trouva pas un aspect rassurant.

« Elle est abandonnée ?

– On n'a qu'à aller voir, suggéra Clémence en haussant les épaules.

– On doit attendre les garçons ici, lui rappela Mila.

– C'est juste à côté », grommela l'intrépide.

Elle fit un pas en avant et fut freinée par un fil électrique. Elle poussa un cri de surprise en le

touchant. Maëlle sursauta, et quand elle comprit ce qui s'était passé, elle explosa de rire, suivie de Mila.

« Oh la vache ! s'écria Clémence, je me suis fait secouer. Pourquoi c'est clôturé ? »

Elle se mit à inspecter le champ devant elle, et elle découvrit une vingtaine de moutons. Certains étaient cachés dans un abri détérioré. Elle les éclaira avec sa lampe. Dans le noir, les yeux brillants, ils paraissaient surnaturels. Ils approchèrent à l'unisson comme des bêtes assoiffées. Un chien à la robe merle – leur gardien, sans doute – courut vers elles à toute vitesse.

« Je déteste ça », bredouilla Maëlle en roulant de grands yeux effrayés.

Elle recula d'un pas, acculée contre l'arbre décoré du ruban et étreignit son ours en peluche.

« Ne bouge pas, il ne va pas te bouffer », souffla Clémence.

Maëlle s'agrippa à son bras et lui planta ses ongles dans la chair.

« Aïe ! Ça va pas, non ? C'est qu'un clébard et sa clique de moutons !

– J'aime pas ça ! »

Au même moment, les deux garçons apparurent en sauveurs.

« Ça va, les filles ? demanda Axel en mâchouillant une tige d'herbe.

– Oui, ça va, juste Maëlle qui panique à cause du "toutou".

– C'est Tibet, le chien de berger de Robin. Il

n'est pas méchant. Il protège juste son troupeau. Hein, gros ? »

L'adolescent rachitique hocha sa tête pleine de boucles blondes.

« Tu vois ? lança Clémence à Maëlle. Si tu n'agresses pas les moutons, il ne te fera rien.

– C'est les moutons que j'aime pas ! répliqua cette dernière en frémissant.

– Si tu savais comment ils s'appellent, tu aurais moins peur, expliqua Axel en riant. Kiwi, Pêche, Ananas, Banane... Ma brebis préférée, c'est Cerise. Elle a une oreille cassée.

– T'as peur des fruits, Maëlle ? persifla Clémence.

– Bon, allez, venez, suivez Robin, notre super guide. Vous allez voir, c'est mortel », annonça-t-il avec un clin d'œil destiné à l'adolescente rebelle.

Clémence secoua son bras endolori, et offrit au plus petit des deux garçons du village, un sourire charmeur.

Le cimetière était abandonné au cœur de la forêt depuis des décennies. La nature avait repris ses droits. Une partie était éclairée par la lueur blafarde de la lune, le reste était plongé dans l'obscurité et l'ambiance était lugubre.

Les jeunes s'assirent sur une pierre tombale qui bénéficiait d'un peu de clarté lunaire. Des tombes étaient éventrées, les stèles avaient noirci et certaines inscriptions étaient indéchiffrables. Les lettres étaient encrassées, effacées. L'herbe, qui

dévorait les allées, étincelait sous l'humidité ambiante.

Clémence retira son lourd sac de ses épaules. À l'intérieur, on entendait s'entrechoquer les bouteilles qu'elle avait dérobées dans le frigo des professeurs. Elle les montra fièrement en lisant l'étiquette. Elle buta sur certains noms, elle n'y connaissait rien, mais elle joua à l'experte.

« Et nous, on a des bières ! » s'exclama le plus jeune des deux garçons.

Ainsi commença leur petite soirée clandestine...

« Vous avez quel âge ? demanda Axel.

– On a toutes 12 ans cette année. Maëlle les aura en novembre. Et vous ?

– Moi, 14. Et Robin en a 17.

– 17 ? s'écria Clémence, éberluée.

– Ouais, il ne les fait pas malgré sa barbe. Il ne parle pas beaucoup, mais il est partant pour tout, donc c'est cool. Enfin, sauf la fois où... Non rien, gloussa-t-il.

– Quoi ?

– Mon demi-frère l'a fait chier, il voulait qu'ils descendent se baigner à la rivière. Tu te rappelles, gros, comme tu t'es pissé dessus ? » pouffa-t-il.

Robin se renfrogna et se mit à gratter vivement la terre avec son canif.

« Oh, ça va, je te charrie, gros ! s'écria Axel en lui tendant une bière. Tu l'aimes bien, Édouard quand même, hein. Regarde, il nous a filé des binouses. Il est sympa ! C'est juste que... Robin,

il croit à la légende.

– Quelle légende ?

– Celle à propos de la rivière. C'est son daron qui nous l'a racontée quand on faisait les cons sur les rochers. Il paraît qu'elle est magique. Enfin, c'est une jolie façon de dire maudite. Les gens qui tombent dedans disparaissent.

– Ah bon ?

– À certains endroits l'eau est super profonde, il y a des tourbillons, des gouffres. Le torrent avale les gens et ne les recrache jamais. Donc, ils disparaissent. Comme par magie », expliqua-t-il en mâchouillant sa tige d'herbe.

Terrifiées, Mila et Maëlle avaient les yeux écarquillés. Clémence, elle, souriait. Elle avait toujours adoré les histoires d'horreur.

« Qui a disparu ?

– Son père nous a raconté qu'il y a de très nombreuses années, une noble venue en vacances avec sa famille était tombée en jouant au bord de l'eau. En quelques secondes, elle s'est noyée et on ne l'a jamais revue.

– Parce qu'à l'époque, on avait moins de moyens pour secourir les gens, c'est tout, argumenta Clémence.

– Les plongeurs n'iraient pas, c'est trop dangereux.

– Alors pourquoi avoir construit un camp de vacances ici ?

– Parce que c'est qu'une légende, Miss. C'était pour nous faire peur. Et mine de rien, le coin est

sympa. Entre les randos, les lacs... Et plus bas, la rivière est plus calme. On y fait pas mal de canoë, de canyoning. Bon, les filles, vous voulez une bière ? »

La soirée continua, entre papotages, blagues et alcool, jusqu'au moment où Maëlle décida d'y mettre un terme.

Elle se leva avec difficulté. Alcoolisée, elle s'efforça de tenir debout sur un sol devenu vivant. Agrippée à une croix plantée de travers, elle s'agitait, au bord des larmes.

« J'en ai marre, hoqueta-t-elle. Je veux rentrer. Je ne voulais pas boire, c'est interdit.

– On s'amuse, c'est tout, soupira Clémence avec dédain.

– Vous m'avez forcée, je ne voulais pas. Je veux partir d'ici. »

Elle se tenait le ventre, nauséuse.

« Ah ouais, tu veux aller où, toute seule ?

– Au chalet.

– Tu n'y arriveras pas. Allez, arrête ton cinoche et viens avec nous. On s'éclate bien, non ?

– Non... Les cimetières, ce n'est pas drôle. Il y a des gens enterrés dessous.

– Bah oui, c'est le principe, se moqua Clémence.

– On n'a pas le droit d'être... là. Et ma mère, elle... elle me dit toujours qu'il faut respecter les... les morts, ne pas faire trop de bruit, ne pas piétiner les tombes, baragouinait-elle en sueur.

– Oh là là ! Au contraire, ça leur fait de l'anima-

tion. Imagine comme ils doivent s'ennuyer ici.

– J'y vais, je m'en fiche. »

Elle récupéra son ours et leur tourna le dos, vexée. En quelques enjambées incertaines, elle déambula hors du cimetière et fut engloutie par le noir de la forêt. Plus personne ne parla.

En arrière-plan de ce silence brutal, la rivière torrentielle continuait son interminable débandade.

De nos jours

Il est 19 heures quand je franchis la porte de notre QG, Le Capharnaüm. Il s'agit d'un pub aménagé dans une cave voûtée. Les murs en pierre sont recouverts de cadres représentant des inconnus au style vestimentaire douteux. Des bibelots vieillots dénichés dans les brocantes alentour pavoisent les étagères et les meubles rustiques. Le problème, quand on commence la collection de ce genre d'antiquités inutiles, c'est que si l'on n'a pas un tant soit peu l'âme d'un décorateur d'intérieur, notre trésor entassé finit par ressembler à un dépotoir. Au début, pour me moquer de Lionel, le patron, j'appelais son bar ainsi : le dépotoir. Je trouvais ça plus marrant que « capharnaüm ». C'était une façon détournée de lui faire comprendre que sa dernière trouvaille me mettait mal à l'aise. Autant les poupées à moitié désincarnées et coiffées de trois cheveux sur le caillou me font rire, autant j'évite de croiser le regard effrayant des petites filles de l'âge de mon arrière-arrière-grand-mère sur les photos jaunies. Très cliché film d'horreur.

Chloé et Aurore sont déjà attablées sur la terrasse à l'arrière du pub. Devant chacune d'elles,

une pinte de bière. Aurore est si petite, que son visage dépasse à peine du verre. Mes deux copines se justifient : c'est l'happy hour. Si elles ont le temps de finir leur verre et d'enchaîner sur une deuxième tournée avant 20 heures, ce sera comme toucher le jackpot.

« T'es pas venue avec Ju ? me demande Aurore en grattant dans le petit bol de cacahuètes avec ses ongles manucurés.

– Non, je me la coltine déjà toute la journée au taf, plaisanté-je. En vrai, je suis passée sortir Oscar.

– Oh, Oscar ! s'écrie naïvement Chloé. Tu aurais pu l'emmener, il est trop chou.

– Jamais ! J'essaye de protéger ses oreilles chastes de nos histoires de dépravées !

– Tu m'étonnes, surtout les anecdotes de Julianne ! renchérit Aurore. Elle est obsédée par son coach, c'est abusé ! Il est si beau que ça ?

– Ah bah, il n'est pas dégueu, c'est sûr... lui confirme Chloé, rêveusement. Oh, j'y pense, Clem ! Tu ne nous avais pas dit que ton mec bos-sait sur un chantier à côté de la salle de sport en ce moment ? Je crois que je l'ai vu hier. Il est métis et il a un gros tatouage de tigre dans le dos, non ? »

À ce moment-là, Julianne arrive et ne passe pas inaperçue. Elle s'est changée et porte un combi-short vert-kaki ajusté en velours qui dévoile ses jambes fuselées. Elle a laissé ses cheveux détachés et ils tombent en cascade sur ses épaules.

Une cascade de feu. Ju rebondit sur la question de Chloé :

« Oui, c'était lui, donc arrête de fantasmer, il est déjà pris par ta copine. »

Elle se tourne vers moi :

« En revanche, tu devrais lui dire d'arrêter de se mettre torse nu quand il soulève des moellons, ça les déconcentre toutes et après, elles sont minables au cross.

– Tu parles, te connaissant, c'est toi qui dois te rincer l'œil, la taquiné-je.

– Eddy *forever*, j'ai dit, scande-t-elle en mimant un cœur avec ses mains. Même si Yanis est canon, tatoué, barbu et que j'ai un faible pour les gars qui coulent du ciment le torse nu et les poils apparents, j'évite d'aller les chercher au berceau, moi.

– T'abuses, Ju, il a 24 ans ! C'est pas un nouveau-né !

– Pas loin ! Tu sais que moi, j'ai le complexe d'Œdipe. »

Nous passions une bonne soirée, j'en oubliais presque mon début de journée ratée. Entre les potins de mes amies, la bière, l'ambiance animée du bar, je n'avais plus de place pour mes tracas. Chloé m'a interrogée plus sérieusement sur Yanis, elle m'a demandé si j'étais prête à emménager de manière officielle avec lui, si j'avais réfléchi aux vacances et si je préférais toujours partir avec elles comme on se l'était promis à notre retour de Grèce. Je me sentais cuisinée, mais ce n'était

rien... Rien comparé à l'autre interrogatoire auquel m'a soumis Aurore, de façon innocente.

Aurore n'est pas une fille loquace. Elle donne des nouvelles puis se tait, préférant écouter sans trop intervenir. Quand elle commence à s'ennuyer, elle sort son téléphone, le cale derrière son verre comme pour le cacher, et fait défiler son fil Instagram. Elle continue de nous écouter, mais son esprit éparpillé et versatile a besoin de se focaliser sur d'autres détails, comme les vidéos de chats, de randonnées et de pâtisseries qui envahissent son écran. Je ne lui reproche rien, on est toutes pareilles. Souvent, au bout de quelques heures, il arrive qu'on soit épuisées, le flot de paroles s'atténue, les blancs s'installent. On se retrouve toutes les quatre absorbées en même temps par nos téléphones. Le tableau, vu de l'extérieur, est pathétique. Quatre amies autour d'une table en train de geeker en silence jusqu'au moment où l'une d'entre elles commente l'actualité à voix haute et réenclenche la conversation.

« Oh ! » s'exclame Aurore, les yeux rivés sur son écran.

Julianne interrompt son monologue et hausse les sourcils.

« Quoi ? Encore un chien oublié dans une voiture ?

– Non, laisse-moi deviner, j'interviens en riant, Beyoncé divorce ?

– Les koalas ont disparu de la planète ? » poursuit Chloé.

Aurore soupire et secoue la tête.

« Mais non. C'est juste que ça fait quinze ans aujourd'hui que... »

– Que t'as perdu ta virginité ? s'esclaffe Julianne en buvant une gorgée.

– Que la petite Maëlle a disparu. »

Une vague de froid me submerge et éteint le sourire goguenard que j'arborais.

« C'est dingue, continue-t-elle. Le temps passe trop vite. »

Je me redresse, agacée. Elle vient d'anéantir tous mes efforts pour passer une soirée agréable.

« C'est parce qu'on ne se voit pas vieillir, Aurore, plaisante Chloé.

– Bah moi, si ! J'ai arraché mon premier cheveu blanc, mardi ! confie Julianne en râlant.

– Tu l'as noté sur ton agenda ? C'est une date symbolique, rigole-t-elle.

– Non mais sans blague. Quinze ans, les *girls*, vous imaginez ? renchérit Aurore avec sérieux.

– Moi, ça ne me choque pas, ça commence à remonter cette affaire. Maëlle aurait notre âge, donc... »

J'écluse mon verre d'un coup, crispée.

« On ne sait pas vraiment ce qui s'est passé en fait, poursuit Aurore. Clem, tu ne nous en as jamais trop parlé, finalement. Il s'est passé quoi ? »

Je me sens acculée. Je ne m'attendais pas à une question aussi directe. Est-ce que tout le monde a décidé de me pousser à bout, aujourd'hui ?

« Tu as vu quelque chose ? Tu sais où elle aurait pu passer ? On a eu beaucoup de théories, mais...

– Moi, ça me fascine, lâche Chloé sur un ton pensif.

– Qu'est-ce qui te fascine ? demandé-je, soudain agressive. Une gamine disparaît et tu trouves ça fascinant ?

– Mais n'importe quoi, j'ai pas dit ça ! Comme ça te concerne, tu prends les choses à cœur mais avoue que c'est un sujet intéressant, non ? En une soirée, elle s'est volatilisée et on ne l'a jamais retrouvée.

– Merci, je maîtrise le sujet, répliqué-je, mordante.

– Justement, c'est pour ça qu'on demande. Tu y étais, t'as fait le mur avec elle et elle n'est jamais rentrée. Putain, moi si ça m'arrivait, je...

– Mais ça ne t'est pas arrivé, Chloé, la rembarré-je. Tu ne sais pas ce que j'ai vécu et combien de temps j'ai traîné ces fantômes. Marre de cette manie que vous avez tous à reparler de cette histoire à chaque anniversaire. D'un coup, en l'espace de vingt-quatre heures, Maëlle Faure redevient un sujet à la mode. Et bim, dès le lendemain, la petite disparue retourne aux oubliettes.

– Pourquoi tu t'énerves ? On n'y peut rien, nous ! Je suis désolée, mais tu ne te mets pas à notre place, non plus. Si l'une de nous était témoin d'une affaire de dingue comme celle-ci, tu aurais aussi envie de lui poser des questions, et c'est normal. »

À l'intérieur de moi, la bombe est prête à explo-
ser.

Fin de l'extrait



**ROMAN
EN VENTE ICI**

